Quelques détails sur M. et Mme de Hédouville

(Extrait d’un article de l’abbé Gobaille 1865)

**Nicolas-Ferdinand-Jérôme de Hédouville** naquit au château de Pargny-Filain dans l’Aisne, le 30 juin 1774. Il était le second de quatre enfants dont trois fils et une fille. Le père était toujours à la Cour, soit à Paris, soit à Versailles. Leur aïeul qui avait été capitaine des Gardes du corps sous Louis XV, voulut que, dès leur première enfance, ils fussent accoutumés à une vie très frugale et à un régime sévère, propre à leur former un bon corps, sain et robuste.

Vers l’âge de 10 ans Ferdinand fut envoyé à Laon pour y commencer ses études. En 1789 son père voulut rester en France aussi longtemps qu’il crut possible d’y servir utilement la cause de son roi. Mais en janvier 1792, ne voyant plus d’espoir, il résolut d’aller rejoindre l’armée du prince de Condé au-delà du Rhin. Il rappela près de lui ses deux fils aînés, l’un de Laon, l’autre de l’école de Brienne et partit avec eux et plusieurs de ses amis dans les derniers jours de l’année 1792. En partant, M. de Hédouville père se séparait pour ne plus les revoir, de son épouse, d’une fille âgée de 16 ans et de son plus jeune fils qui n’en avait que 13. Il ne prenait avec lui ses aînés que pour les mener en exil et aux hasards des combats. “Voilà comment les hommes de cette époque comprenaient le dévouement et la religion du devoir. Ils avaient juré fidélité au Roi et nulle considération humaine ne pouvait les arrêter quand il s’agissait de remplir leur serment.”

Ce fut un rude métier que cette guerre d’outre-Rhin, où l’on manquait des approvisionnements les plus nécessaires et où il fallait suppléer par le courage et l’énergie à une foule de choses regardées comme indispensables dans une armée. La valeur des hommes fut à la hauteur des circonstances ; il n’y avait de plainte nulle part, mais il y avait des défaillances forcées et par suite de nombreuses maladies, beaucoup ne pouvant supporter les grandes privations et les extrêmes fatigues dont ils étaient accablés. C’est une des causes sans doute qui contribuèrent à la mort de M. de Hédouville père, laquelle arriva le 18 janvier 1796.

[Le fils aîné se nommait Nicolas Jean Charles. Il naquit en 1772. Il s’engagea avec son frère Ferdinand dans la Compagnie Écossaise et fit la campagne de 1792 et avec l’armée de Condé toutes celles de 1793 à 97. Tous deux entrèrent la Trappe de la Valsainte et devinrent membres du tiers-ordre puis revinrent dans le monde. Ils furent tous deux amnistiés en 1802. Nicolas Jean Charles se retira à Bourguignon puis à Sizy. Il épousa en 1803 Louise Nicole de Hédouville, sa cousine issue de germain. Il reprit du service en 1814 comme Garde du corps. Il prit sa retraite en 1815 comme capitaine de cavalerie. On le retrouve juge de paix à Anizy en 1824. Il est l’auteur d’une tragédie *Jeanne d’Arc ou la Pucelle d’Orléans* et d’un commentaire de l’Apocalypse : *Les sept âges de l’Église,* 1837. Il émigra de nouveau en 1830 à Fribourg en Suisse. Il mourut le 23 avril 1836.]

Un an après la mort de son père, le 18 janvier 1797, Nicolas Ferdinand Jérôme de Hédouville entrait chez les RRPP trappistes français de la Valsainte, sous la réforme sévère du RP abbé de Lestrange. Il raconte cette démarche si extraordinaire, dans un mémoire très curieux qu’il adresse à ses chères filles. [L’article donne des extraits presque littéraux de la présente *Relation* sur le voyage vers la Valsainte, l’arrivée au monastère. Il résume en une dizaine de pages le texte de l’ancien frère Jérôme : envoyé à Sembrancher, fuite avec sa communauté vers la Russie par l’Autriche et la Pologne, sortie de cette communauté en avril 1800 et retour, de 1800 à 1801 dans le Régiment noble à cheval d’Angoulême.]

Le 10 août 1803 il épousait Thérèse Françoise, la fille de M. l’Éleu de la Bretonne, qu’il avait connu dans l’exil et dont il demeura toute la vie l’ami et le conseiller. De cette heureuse alliance il eut trois filles : Joséphine (1805-1875), Charlotte (1810-1837) appelée familièrement Caroline et Pauline (1812-1891) et un fils nommé Charles Alexandre Simon qui naquit le second des enfants le 2 septembre 1808, et mourut à Presles, à peine âgé de 15 jours.

Quelques années après son mariage, en 1814, M. de Hédouville reprit de nouveau le service militaire sous Louis XVIII par le double motif et de vieil attachement de famille à la cause des Bourbon et de généreux dévouement à la patrie. Il n’avait d’autre ambition alors, que de servir Dieu et le Roi dans la position la plus modeste. Le général de Hédouville, son cousin, ancien ambassadeur en Russie, ancien chef d’état-major du roi Jérôme, voulait à tout prix lui faire accepter de l’avancement dans l’armée. M. de Hédouville résista toujours mais avec une modestie si pleine de politesse que le général n’en éprouva que plus de regrets et n’en professa pour lui que plus d’estime et d’affection. On voit par les lettres qu’il écrivait alors à son épouse, combien ce sacrifice coûtait à son cœur de mari et de père. C’est à cette époque qu’il reçut successivement les décorations de Saint-Louis et de la Légion d’Honneur.

En 1815, n’ayant pu, à cause de sa faible santé, suivre la famille royale dans son nouvel exil, et craignant que son attachement au roi ne le compromît, lui et sa famille, M. de Hédouville, se retira à Reims où il n’était nullement connu, jusqu’à ce que la rentrée de Louis XVIII, après les Cent-Jours, pût lui permettre de revenir au milieu de ses parents et de ses amis.

Depuis cette époque il vivait heureux avec sa vertueuse épouse et ses trois filles, toutes trois dignes d’un si excellent père et d’une si excellente mère, lorsqu’il plût à Dieu, le 16 juillet 1828, d’appeler à lui Madame de Hédouville, à l’âge de 43 ans.

L’année suivante M. de Hédouville perdait sa propre mère, pleine de jours et de mérites, le 8 juin 1829, dans la 84° année de son âge. Alors toutes les pensées et tous les vœux de M. de Hédouville se tournèrent vers l’état ecclésiastique et sur la fin de septembre 1829, il vint habiter Soissons avec ses trois filles. Son dessein était de pouvoir suivre quelques temps les exercices de piété et d’étude du grand séminaire. Il le fit assidûment, avec un zèle et une simplicité qui édifièrent singulièrement les jeunes séminaristes, peu accoutumés à voir sur les bancs un condisciple d’un âge si vénérable et d’une vertu si avancée.

Il fut ordonné prêtre le 18 décembre 1830, à l’âge de plus de 56 ans, par Mgr Jules-François de Simony qui le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale, sans ne lui donner jamais aucun office à charge d’âmes. M. de Hédouville était trop modeste pour en accepter, s’il lui eût offert ; il en reçut néanmoins les pouvoirs. Il ne voulut pas même entendre les confessions des personnes les plus simples. Mais il fut assidu au chœur de la Cathédrale et s’astreignit à l’office de Semainier avec toute la régularité et l’exactitude d’un chanoine titulaire. Combien de fois n’a-t-on pas admiré son extrême modestie, sa tendre piété, son air de recueillement et de foi vive, sa profonde humilité, et son exquise politesse, même à l’égard du plus petit des enfants de chœur !

Cependant, à l’exemple de leur vénérable père, et prévenues, depuis longtemps par la grâce divine, les filles de M. de Hédouville songèrent toutes trois à se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. On aurait peine à croire, si on ne l’avait vu, quel sacrifice ce fut pour son cœur de père, que la pensée de cette séparation. Dieu permit sans doute que la nature alors se réveillât en lui tout entière, pour lui donner l’occasion, par la violence même du combat, d’une victoire plus éclatante et d’un mérite plus abondant. Le sacrifice de lui-même à Dieu et la consécration qu’il venait de faire de sa propre personne, lui avait été mille fois moins pénible, ou plutôt n’avait été rempli que de douceurs et de consolations ; et ici ne fut que déchirements et angoisses. Mais enfin l’esprit de foi et d’amour de Dieu, toujours si vivant dans son âme, devait finir par l’emporter sur toutes les répugnances et les vains raisonnements de la nature.

L’aînée, Mademoiselle Joséphine et la plus jeune, Mademoiselle Pauline, entrèrent à la Visitation de Reims : la première le 29 juin 1830 et elle prit le nom de Sainte-Marie de Gonzague et la seconde sous le nom de Sainte-Thérèse Jéronyme, le 3 juin 1833. Quant à Mademoiselle Caroline, elle crut devoir tenter, avec l’approbation et les encouragements des supérieurs ecclésiastiques, de ressusciter, dans Soissons même, la communauté des religieuses Minimesses de saint François de Paule dans toute la rigueur de la règle.

M. de Hédouville qui avait acquis la maison de la rue Saint-Gaudin y fit ajouter une aile dans ce dessein. Mademoiselle Caroline parvint à y réunir quelques personnes ferventes comme elle. Ce fut le 15 octobre 1835 qu’eut lieu cette réunion. Mais Dieu devait se contenter de sa bonne volonté et de ses efforts. Après plusieurs années de souffrances extraordinaires et d’une patience admirable, elle remit sa sainte âme entre les mains de Dieu le 31 octobre 1837. Elle avait fait profession avec ses trois compagnes le 6 avril de la même année.

M. de Hédouville adora humblement les desseins de Dieu et se soumit avec un abandon tout filial aux ordres de sa paternelle Providence. Il offrit aux trois nouvelles Minimesses d’entrer à la Visitation de Reims, ce qu’elles acceptèrent avec empressement et il paya généreusement leurs dots, chacune de six mille francs. La maison de la Visitation eut désormais toutes ses pensées et toutes ses affections. Il en devint comme le père nourricier et l’un des plus fermes soutiens.

Dès lors il résolut de quitter la ville pour se retirer à la campagne où l’appelaient son caractère et ses goûts de solitude, de recueillement et de simplicité. Toujours la vie des champs avait fait ses plus chères délices. Il séjourna sept ou huit ans dans le petit village de Montbavin. (…) Puis se procura une petite campagne dans le village de Missy sur Aisne. Il obtint le privilège d’une chapelle domestique. C’était une de ses grandes consolations ici-bas, de pouvoir y célébrer le Saint-Sacrifice non seulement avec plus de calme et de recueillement, mais encore plus fréquemment que ne lui eût permis sa santé, s’il eût fallu se rendre à l’église. “Quand une fois j’ai le visage tourné vers l’autel, disait-il un jour, le bon Dieu me fait la grâce d’oublier toutes les choses créées et de n’avoir aucune distraction.”

À la campagne comme à la ville, sa vie fut constamment celle d’un religieux et du religieux le plus régulier. Il se montrait d’une exactitude parfaite à tous ses devoirs et à toutes pratiques de piété, quoique sans scrupules ni contrainte. (…) Ses repas étaient d’une sobriété extrême. Jamais rien d’extraordinaire ni de recherché. Son meilleur assaisonnement était la promenade. (…) C’est sans doute à ce régime sévère et modéré, qu’il dut de prolonger jusqu’à un âge fort avancé une vie qui paraissait si frêle et qui ne lui permettait aucun travail sérieux, aucune application soutenue.

Sa conversation n’avait rien d’austère ni de sauvage ; elle était au contraire pleine de douceur et d’intérêt. (…) Toutes les fois qu’on l’abordait on s’en voyait accueilli avec un sourire si bon, si simple et des paroles si cordiales qu’on ne pouvait se lasser d’admirer la charité et la franche piété qui en étaient le véritable principe. “Il avait l’imagination vive et faisait un récit avec beaucoup de naturel, d’agrément et d’esprit. S’il entrait personnellement pour quelque chose dans le sujet de la narration, il savait toujours s’effacer parfaitement, ou si cela lui était impossible, il savait s’y faire une si mauvaise part que l’orgueil n’avait rien à y prendre. On a dit de lui que sa vertu, son humilité, cachaient son esprit et qu’il n’était pas assez connu. Et en effet, au lieu de chercher à se faire valoir, il n’aimait que l’obscurité, se rangeant toujours volontiers du côté de ceux qui avaient l’air de lui supposer peu de talent ou de science.”

Ceux qui étaient à même de le connaître plus intimement surent toujours lui rendre justice. “Il était le conseil de tous les siens et ses avis donnés avec toute la défiance d’une humilité sincère, ont toujours été trouvés les meilleurs. Il avait le sens très droit parce qu’il l’avait éminemment chrétien.”

Il faisait grand cas des petites mortifications inaperçues et que Dieu seul connaît, de celles surtout qui tendent à maîtriser la nature. (…)

Sa charité, sa bonté de cœur n’était pas moins remarquable. Jamais il ne parlait en mal de qui que ce fût. (…) Jamais surtout ne lui échappait un mot contre les supérieurs ; il se contentait de les plaindre parfois et de gémir sur la pesanteur et les difficultés de leur charge.

On a remarqué qu’il pardonnait avec une facilité merveilleuse, toujours disposé à faire les premières avances et à s’humilier devant ceux qui l’offensaient. Il faisait l’aumône à quiconque la lui demandait. (…)

Sa santé depuis sa sortie de la Trappe a toujours été faible et maladive. Mais, jusque dans les moments des plus fortes crises, on le vit constamment résigné et d’une patience qui allait même jusqu’à une sorte de gaîté. Lorsque son corps le mettait ainsi à l’épreuve, il prenait le parti d’en rire et de s’en moquer. (…)

Les quatre dernières années de sa vie furent marquées par une plus grande faiblesse corporelle mais aussi par un redoublement sensible de piété et de ferveur. Loin de se laisser abattre par le poids du corps, comme il n’arrive que trop souvent, à mesure qu’il se voyait approcher du terme de sa course, il s’animait à de nouveaux efforts. On l’entendait s’entretenir plus souvent avec Dieu, même pendant la nuit, répétant tout haut quelque parole de confiance et d’amour, comme celle-ci : “Mon Dieu ! Mon Dieu ! Soyez si bon, ayant pitié de moi !” Tantôt il s’adressait à la sainte Vierge, récitait le *Memorare* ou se contentait de dire : “Ma Bonne Mère ! Ma bonne Mère !” Parfois aussi il se plaignait amoureusement de ses aridités spirituelles : “Aujourd’hui, disait-il, mon cœur est à sec. Je ne trouve rien à dire.” Mais il avait appris à s’humilier de tout, sans se décourager de rien.

Les infirmités ne firent que croître de jour en jour. Le 11 juin 1854 il eut une première attaque d’apoplexie avec paralysie du côté gauche qui inspira dès lors les plus vives inquiétudes. Lui-même reconnut aussitôt la gravité de son état mais sans aucune appréhension de la mort. Sa seule peine alors et il me le dit les larmes aux yeux : “C’était de se voir dans l’impossibilité d’offrir désormais le Saint-Sacrifice… C’est une si grande grâce, (…) on est bien fort. Jusqu’à la communion j’étais toujours plus faible, après, j’en avais jusqu’au soir. J’avais quelques fois bien de la peine pour dire la sainte messe, mais j’en étais bien dédommagé par les consolations dont Notre Seigneur me comblait. (…) D’être prêtre, j’avoue que ça été pour moi une source de grandes bénédictions par le bonheur de pouvoir dire la sainte messe.”

(…) Le Seigneur pour achever l’œuvre de sa purification et pour l’édification de tous, lui réservait encore deux années d’épreuve. (…) Il ne se plaignait jamais, il savait trop bien que toute la perfection était de savoir souffrir en vue de Notre Seigneur. (…) Le propre des saints est de ne voir que leur néant et leur corruption… mais cette vue les humilie, sans les inquiéter, parce qu’ils espèrent tout de la bonté de Dieu. (…) Il eut une seconde attaque d’apoplexie. (…) Il parut vouloir prononcer quelques mots. Et comme on lui demandait ce qu’il voulait dire, on put recueillir ses derniers mots : “Vous n’avez pas besoin de m’entendre, je parle à Dieu…” Et il continua de dire : “Mon Dieu ! Mon Dieu !” Sa figure était si bonne, si calme, si édifiante… Il expira tranquillement vers huit heures et demi du matin le mardi 24 juin 1856, à l’âge de 82 ans moins quelques jours. Il avait sur les lèvres un admirable sourire de paix et de félicité, comme pendant sa vie et mieux encore.